



HAL
open science

Ritualisation du rapport entre les âges

Alexis Ferrand

► **To cite this version:**

Alexis Ferrand. Ritualisation du rapport entre les âges. M.Maffesoli et A.Bruston. Violence et transgression, Anthropos, pp.151-163, 1979. halshs-00258015

HAL Id: halshs-00258015

<https://shs.hal.science/halshs-00258015>

Submitted on 20 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RITUALISATION DU RAPPORT ENTRE LES AGES

Alexis FERRAND

Assistant en Sociologie, Institut d'Urbanisme,
Membre de l'Equipe de Sociologie Urbaine
Université Grenoble 2

Chapitre publié in *Violence et transgression*,
M.Maffesoli et A.Bruston (Eds), Paris, Editions Anthropos, 1979 : 151-163.
NB La pagination du fichier ne correspond pas à celle de l'ouvrage

Ce texte ne traduit pas un résultat, mais plutôt le passage d'une recherche à une autre. Ainsi, il s'agit de reprendre l'interprétation précédemment développée à propos des groupes de jeunes (FERRAND, 1975) pour examiner comment les caractéristiques du fonctionnement social de ces groupes peuvent à la fois expliquer leur blocage interne et finalement le caractère récessif de ces formes de socialisation, et à la fois se retrouver dans des formes plus ouvertes, générales, et plus souples de vie quotidienne actuelle des jeunes.

Plus profondément, on voudrait suggérer qu'à toutes les étapes de l'existence, l'identité et le groupement d'âge peuvent être porteurs de cette tension qui reconnaît mais veut dépasser la nécessité et l'arbitraire du quotidien. Le point de fuite des perspectives développées serait ce moment où la ritualisation des rapports entre les âges institue un "à côté" de la nécessité sociale, et permet de dédramatiser en retour la vie quotidienne, en en faisant un jeu sérieux, mais un jeu tout de même.

Nous présentons d'abord un résumé succinct de l'interprétation des groupes de jeunes avant de voir comment peut s'opérer le passage à un type de fonctionnement plus ouvert¹.

1.1.1 De la similitude sociale contrainte à l'identité symbolique du groupe transgressif

Les groupes se manifestent concrètement, existent, parviennent à se réunir dans une période particulière, des rythmes sociaux. Ils se rassemblent dans ces moments que laissent libres les obligations familiales de tous ordres, les obligations liées aux activités statutaires de l'écolier

¹ Les intertitres ont été ajoutés en 2007.

ou de travailleur. Dans un reste de temps, dans une parenthèse plus ou moins étendue, ouverte dans l'ordre de la nécessité quotidienne.

Mais aussi, cette parenthèse, ce temps particulier, pour être celui d'un rassemblement, suppose très concrètement et très simplement que tous les membres puissent se retrouver au même moment, dans une même situation. Que tous puissent se retrouver positionnés identiquement dans la diversité des rythmes et des chronologies propre à chaque famille, à chaque entreprise, aux réseaux de transport, etc... En d'autres termes, un temps libre est un reste commun de temps où s'effacent les particularités individuelles et qui manifeste une similitude sociale relative.

Or cette similitude sociale est renforcée par les processus ségrégatifs qui interdisent telle ou telle pratique à des jeunes particulier ou qui invitent au contraire d'autres dans des lieux pour y faire preuve de leurs capacités sociales : qu'il s'agisse d'argent, de goût, de langage, de savoir faire, de gestuelle ou d'âge. Ainsi la probabilité de faire quelque chose pendant ce reste de temps suppose que chacun puisse mobiliser les mêmes moyens sociaux et par là traduire positivement et activement ce qu'il est socialement.

C'est dans la particularité de ce recouvrement entre un reste de temps qui renvoie négativement à la nécessité quotidienne et un rapport aux espaces urbains qui oblige à manifester positivement les marques de ses capacités sociales que nous avons reconnu les conditions du passage qui s'effectue entre le rassemblement porteur d'une similitude obligée et le collectif où s'investit une identité vécue.

Mais ce passage n'est pas un effet ou un produit de ces conditions qui définissent l'espace et le temps commun. Les contraintes et les exigences s'adressent à l'individu séparé et peuvent tout au plus assembler ou amasser. Le groupe ou le collectif est autre. Il naît de la rupture de cette séparation ; et il semble bien que pour les groupes, la transgression d'un interdit quelconque soit l'opérateur symbolique qui assure le passage au collectif.

1.1.2 Le temps collectif des groupes : l'envers des contraintes

Cette schématisation de la constitution des groupes de jeunes peut être précisée. Et à travers ces précisions, peut-être en allant plus profond dans la logique contradictoire de ces groupements, peut-on opérer le glissement qui permet d'approcher la forme actuelle du milieu jeune. Et dans cette perspective, je voudrai d'abord revenir sur le temps, sur les dimensions et les significations du temps des groupes.

Si le moment où il est possible d'être ensemble pour des jeunes représente bien un reste, une totalisation négative des obligations individuelles, il devient plus qu'une simple condition de possibilité objective du rassemblement des membres. Le passage symbolique au groupe instaure en effet un temps nouveau dont les orientations et les rythmes sont décrochés par rapport à la quotidienneté : alors que concrètement ce temps est une parenthèse, sa signification vécue ne s'enferme pas dans un rythme qui en ferait un moment de fête inclus entre un avant et un après où les nécessités du quotidien serait reconnues. L'idéal du temps libre ne forme pas un moment particulier, mais un mode de vie permanent dont l'horizon et la fin restent indéfinis.

On peut dire que pour les groupes, le temps collectif comporte une vocation, serait appelé à se substituer totalement à la vie quotidienne telle qu'elle existe. Et cette vocation, cette signification dernière hiérarchise et différencie qualitativement les moments passés ensemble selon qu'ils permettent par leur durée plus ou moins grande, d'y croire, de se croire dans ce temps ouvert spécifique à soi, spécifique au groupe.

En termes de contenu, ce temps est principalement marqué par une affirmation d'autonomie corrélative à une négation des contraintes du travail et de la famille, ce qui étonne peu, mais aussi des contraintes propres à toute organisation des loisirs. Cette contrainte temporelle des activités collectives imposée par des horaires d'ouverture d'établissement, de projection de film ou par des calendriers de bals ou de concerts est cependant assumée par le groupe, mais aussi dépassée et intégrée dans le temps vécu.

En fait c'est dans l'histoire même du groupe que le décrochement entre le temps collectif et les temporalités individuelles des membres fait problème.

Du côté du passé, il y a peu de difficultés. La fondation du groupe est constituée comme événement. Il y a un avant et un après. Du côté du devenir par contre, le jeu possible avec les contraintes sociales devient plus problématique à mesure que les événements multiples viennent modifier les conditions concrètes de vie des membres initialement rassemblés, qu'il s'agisse radicalement d'un déménagement, ou plus partiellement d'une entrée dans le travail, d'un changement d'établissement scolaire, ou encore plus simplement de la fin des vacances.

Ainsi, le groupe est articulé à l'événement originaire (transgressif) qui transforme une similitude objective en une identité vécue, mais il ne peut pas maîtriser les effets concrets du vieillissement et de l'histoire de ses membres. Ici, une première perspective peut être indiquée. Différents auteurs ont retenu comme preuve à charge contre les groupements de jeunes leur clôture et notamment le fait que loin de constituer une unité d'apprentissage ou de socialisation ouverte sur la société globale et intégrant l'avenir des membres, ils n'intégraient au mieux qu'à une culture spécifique adolescente, et au pire, qu'à un micro groupe complètement déréalisé.

Mais un autre point de vue peut être adopté. Affirmant la positivité de cette tentative de rupture du morcellement qu'implique le vécu quotidien, cette autre manière d'envisager les choses conduit à questionner le fonctionnement social à partir de cette articulation particulière entre groupement d'âge et tension vers un vécu collectif que seuls les groupes de jeunes ont manifesté. Il ne s'agit pas de revaloriser une classification par âge, in abstracto, et sans en préciser la signification. Il s'agit d'abord de relativiser ce qui est souvent décrit comme l'échec structurel et fonctionnel des groupes d'âge (jeunes) en milieu urbain. Et ainsi de se demander dans quelle mesure ces formes de vie collective ne traduisaient pas de manière aiguë et symptomale une tendance, actuellement "refoulée", bloquée, à faire supporter par une similitude d'âge un type de jeu social particulier. Et dans cette perspective, on devrait chercher dans les autres âges les traces tenues et fluides de ce jeu social.

Quant à la signification de ce qui se joue ainsi "à l'âge", il ne nous est pas possible de la définir autrement que comme tension vers un vécu collectif, tension développée à côté de la soumission aux contraintes et aux nécessités du quotidien qui prennent forme de division et de morcellement social.

Ainsi, on pourrait, en restant dans la logique du groupe, chercher dans certaines retrouvailles épisodiques de « vieux amis » (adultes), ou même dans certains déménagements visant à retrouver le quartier d'origine, les traces d'une tentative à faire durer le groupe d'âge, à le désenclaver de son univers purement juvénile, pour en faire un support plus durable de moments particuliers de la vie sociale. Mais force est de reconnaître que le fonctionnement social actuel, la nécessité du quotidien prend la figure d'un marché de l'emploi qui oblige à se délocaliser, d'un marché du logement qui disperse, d'une vie familiale qui absorbe et résorbe bien des dimensions d'une vie collective possible.

1.1.3 De l'inversion transgressive des contraintes à l'institution d'un ailleurs

Si fort peu d'ouvertures apparaissent sur l'axe du vieillissement du groupe c'est par contre dans une extension particulière d'un univers d'âge que le caractère "autistique" du groupe semble s'être aujourd'hui dilué. Encore une fois, il ne s'agit pas là d'un phénomène culturel ou fantaisiste au sens simplement où la mode serait passée. Le mode de relation inter jeunes, qui est aussi un mode de vie, et qui s'appellerait groupe, a effectivement changé, mais en relation avec des processus sociaux qui l'englobent.

Au premier rang de ceux-ci, doit être placée la modification de plus en plus radicale du rapport au travail. La référence au temps obligé du travail qui structure négativement le loisir devient problématique quand le travail apparaît de plus en plus impossible. Parallèlement le refus du travail marque moins, inscrit moins dans une déviance à la fois défensive et agressive, quand près de 50% des sans-emploi recensés ont moins de vingt cinq ans.

Parallèlement encore, la fonction de la scolarité apparaît de manière beaucoup plus générale comme étant moins l'acquisition de compétence en vue d'une tâche socialement valorisée qu'une mise en garderie et un moyen d'occuper les jeunes. Ceci n'était jusqu'ici évident que pour certaines sections de l'enseignement classique et beaucoup de l'enseignement technique.

C'est dire que l'entrée dans la vie dite active, en devenant incertaine, perd une partie de son pouvoir d'organisation du vécu, soit radicalement, parce qu'on est au chômage, soit en dévalorisant le projet qui pouvait donner sens à des efforts scolaires. Ceci n'annule ni l'importance du travail, ni celui de la scolarité, mais les dédramatise, les met un peu en suspens, car on peut faire confiance à la sagesse de la jeunesse pour ne pas trop se risquer à lier son être social à l'ordre du travail quand celui-ci devient incertain. S'il faut travailler pour vivre, c'est de plus en plus radicalement instrumental. De sorte que l'écart entre travail et non travail, même s'il dure pratiquement, se vide un peu ; dès lors, il deviendrait possible de repérer une sorte de rééquilibrage entre le temps contraint et le temps non contraint. Rééquilibrage singulier dans la mesure où c'est l'ordre du travail qui tend à se déréaliser, à être infiltré d'éléments venus du monde des loisirs où s'est institué un sens collectif de la vie.

En d'autres termes, la possibilité d'être totalement soi, et d'être totalement aujourd'hui, n'exigerait plus cette symbolisation forte d'une distance et d'un refus que comportait le groupe. L'"être jeune" comme totalité fait retour dans les rapports sociaux partiels et séparés dont il avait dû s'écarter pour exister.

Cet écart n'est pas celui manifesté par le groupe "désobéissant" à une autorité particulière et se dressant ainsi contre elle ; la transgression ne fait alors que s'appuyer sur, et souvent renforcer, cette référence que constitue une autorité particulière. Mais cet écart n'est pas non plus celui que nous avons supposé à l'œuvre dans la mise en forme symbolique du groupe de jeunes pendant les temps libres ; ici il n'y a pas référence à une figure particulière d'autorité, mais transgression, quasi aléatoire, d'un interdit quelconque ; cette transgression ayant pour seule fonction d'instaurer une distance entre chacun de ses membres et ses appartenances institutionnelles séparées, de faire un vide où puisse prendre place le groupe comme réalité imaginaire collective et objet identificatoire. La logique du groupe impliquait à la fois objectivement et subjectivement, une totalisation, une identité absolutiste et une tendance à s'instaurer comme la seule vie possible au-delà de toute nécessité. Cette logique totalitaire au sens où elle reprend en négatif l'ensemble de ce qui détermine la vie du jeune aboutit à un sur investissement dramatisé de "l'être ensemble" pendant le temps libre.

Or, dans les pratiques et les modes de fonctionnement des jeunes il apparaît maintenant un type d'écart qui ne passe pas par une négation des contraintes et des obligations et leur

inversion dans un univers imaginaire purement fictif et collectif. Il semble se dessiner une imbrication et une superposition de plusieurs logiques de fonctionnement : simultanément la nécessité du quotidien est reconnue ; il faut assurer les conditions sociales minimum d'existence en négociant une participation réduite aux exigences du travail, de la famille, de l'école, ou de l'organisation de concerts, et cette nécessité est vidée de tout risque dramatique parce qu'elle ne représente plus la voie univoque et absolue de la réalisation de soi.

C'est l'extension et la généralisation d'un mode de fonctionnement social spécifique à la jeunesse qui auraient donné consistance à ce terme absent, à cette référence vide à force d'être trop riche de la négation de toutes contraintes, où nous avons vu s'articuler la constitution symbolique des groupes.

Premièrement l'existence de regroupements massifs, qu'ils soient concerts ou manifestations revendicatrices, a probablement contribué à déplacer la manifestation symbolique d'une coupure à un niveau beaucoup plus socialisé et abstrait, à produire une sorte d'effet de génération, à étaler dans la durée d'une histoire sociale la prise de distance jouée précédemment de manière ponctuelle et dense. La reconnaissance socialisée d'une altérité collective où le couperet ne peut plus vraiment séparer le déviant du normal, le bon élève du méchant garçon, institue une sorte de limite, de frontière enserrant un univers complexe.

Deuxièmement, dans un tel univers, la participation à une certaine forme collective peut jouer à tous les niveaux. On peut écouter de la musique seul, avec des amis ou dans une foule ; on peut écologiser en achetant une sucette sans colorant, on peut aller à Malleville et ainsi de suite. Ce qui est important dans ce mode de fonctionnement, c'est que puissent se reproduire ces moments de rassemblements massifs où par delà une diversité sociale qui hachure et disperse, est redite et rendue dynamique cette vaste identité sociale. Car c'est elle qui garantit qu'on peut sans se perdre, se plier au jeu des nécessités quotidiennes.

Troisièmement, la problématique de l'identité se pose ici dans des termes différents. Un univers d'âge ne peut se comprendre comme une extension démesurée de la logique du groupe, pour autant que loin de fonctionner sur la base d'une similitude sociale prédéterminée par ailleurs, pour autant que loin de symboliser cette similitude en une identité spécifique, il commence par définir un champ d'identité en y intégrant une diversité sociale. Et ceci est extrêmement important. En effet, la logique du groupe n'invente rien et surtout, ne dépasse rien ; elle émerge sur la base des déterminations et des appartenances séparées de ses membres. Par là, bien que de manière transgressive, elle fait référence à la famille d'origine, aux contraintes du travail, aux moyens sociaux particuliers dont dispose chaque membre, aux particularités du destin social et urbain qui a conduit chacun à venir ici ou y rester ; et c'est l'ensemble de ces déterminations plus ou moins consciemment vécues qui sont investies dans quelques marques symboliques par lesquelles le groupe manifeste sa particularité. D'une certaine manière, le groupe ne se constitue qu'en niant les particularités sociales de ses membres, en se les incorporant.

Ceci peut se comprendre dans la mesure où le groupe va l'origine. Ce n'est probablement pas un pur effet des rapports de force dans un champ du savoir, si la psychosociologie s'est abondamment saisie des groupements de jeunes. En effet, si on veut résumer dans une formule brève le rôle du groupe, il cherchait à répondre collectivement à la question : "qui suis-je ?". Le groupement ou milieu d'âge tel que nous pouvons l'esquisser cherche plus à répondre à la question : "comment vivre ?". Dans le "qui suis-je", sont condensées et rassemblées les dimensions diverses qui ont amené à être ce qu'on est, et qui, chacune prise séparément, est incapable de donner une réponse satisfaisante. Car, en effet, ni la vie familiale en tant que telle, ni la longue attente dans la scolarité, ni l'ordre du travail, ni celui, corollaire et séparé, des achats et de la consommation n'indiquaient un destin viable où ces morceaux de vie se rassemblaient en une image un tant soit peu cohérente. Dans le fond, cette question qui, dans l'identité

d'aujourd'hui, cherchait à articuler l'image d'un destin social, ne se pose plus. Ce qui la dynamisait, lui donnait son poids, et qui donnait au groupe sa puissance, c'est une tentative crispée et désespérée d'unification du moi en référence à cela même qui le disperse et l'éparpille.

Or, si ce que l'on pourrait appeler un fonctionnement social "à l'âge" a un sens, c'est précisément en ce qu'il institue une sorte de terme exclu, un champ autre, à côté des nécessités et de la dispersion de l'existence. Disons que ce champ ne cherche pas à aller contre cette dispersion, il signale qu'un ailleurs est possible. En ce sens, il s'agirait bien d'une institution sociale, d'un univers où se déploie une sorte de valeur sociale ajoutée.

Quatrièmement, la signification de ce champ autre, peut-être approchée. Elle n'est pas étrangère à ce qui constitue le rêve des groupes. Négativement, on peut dire qu'il ne s'agit pas d'un redoublement ; ce ne sont les modèles, ni de la vie familiale, ni du travail, ni de la consommation qui, tous ensembles ou séparément, trouveraient là une sorte de pur accomplissement à l'écart des contingences qui font que toute réalité est inscrite dans la duplicité et en propose ou en impose toujours plus qu'elle ne peut en donner. Cette signification ne renvoie plus, comme on l'a vu pour les groupes, à une sorte d'hypostase d'un univers du loisir et du temps libre. Enfin, et toujours négativement, la signification de ce champ semble être ni de l'ordre de la fusion collective, ni à l'inverse, de celui d'une cristallisation, dans un espace, particulier, lisible, des différences sociales.

Il semble bien que, tendanciellement, cette dimension d'âge qui s'incruste, s'infiltré dans la vie sociale, puisse intégrer des différences sociales considérables parce que en son fond, ce n'est précisément pas son problème. Ce qui ne veut pas dire que pratiquement ces différences ne seront pas opératoires. Elles vont re intervenir. Le fonctionnement "à l'âge" n'est pas à la place de, il ne substitue pas une classification à une autre ou à d'autres, il fait plus. Il est à la fois à côté dans ses formes les plus cristallisées et en dedans dans ses formes les plus tenues. On peut penser un tel fonctionnement comme possible dans la mesure où il correspond à la plongée dans la diversité, la multiplicité, l'antagonisme même de la vie sociale, d'un double caractère générique de l'humain : la finitude de son existence et la démesure de ses passions.

D'une part, quoiqu'en fasse une société, l'âge est la marque et le rappel de l'issue finale, du destin qui, tous, nous lie à mort. Aussi, pourrait-on penser que les divers systèmes d'âge ne seraient que des mises en formes sociales du "devoir décéder". Et à la limite des supports permanents d'une préparation à la retraite finale.

Mais d'autre part, sans exclure cette dimension finalement très pragmatique, c'est la signification même de la vie sociale qui semble devoir être "mise en jeu". La mesure, le calcul, la spécialisation et la différenciation qui appartiennent à l'ordre par lequel est assurée la vie ou la survie quotidienne, interviennent comme une finitude sociale qui, acceptée sans réserve et subie totalement, signe la mort en l'homme de ses excès, de sa tension au dépassement (MORIN, 1951). On peut évoquer ici les images prospectives de la pure machine sociétale bureaucratisée, hantée par quelques hommes robot, dociles jusque dans leurs amours, mais aussi l'image de la société implacable imposant les lois de sa survie. La mise en jeu du social c'est la traduction d'une exigence propre de la vie collective, du pur plaisir d'être ensemble, de l'intensité que peut donner à la vie, à la fois la prise en compte et le débordement de ses limites.

Ainsi cet "univers" que nous avons évoqué ne serait pas tant structuré par le fait qu'il est jeune, ceci n'étant qu'un caractère contingent dans l'histoire de notre société, que par le fait d'avoir à indiquer que le plaisir de l'existence ne se trouve pas dans ses multiples fonctions et rôles sociaux qu'il faut assumer, pas plus que dans les grandes représentations de l'ordre social, mais dans le jeu, dans la manière de garder une distance.

Rappelons ici, comme une évocation, que l'initiation chez les Malinke (CHAREST, 1971) ne s'achève pas sur la représentation dramatique et théâtrale d'une mythologie sociale mise en scène par la danse des masques, elle ne s'achève pas dans l'accès terrifiant au sacré, mais dans la

révélation que le masque est un homme et qu'il faudra au nouvel initié apprendre à fabriquer et à jouer le masque. Et c'est cet écart qui permet la fluidité mais aussi implique la fragilité d'un fonctionnement à l'âge. Celui-ci, en effet, permet les recoupements et les chevauchements des identités. Il peut introduire une solidarité spécifique qui va s'infiltrer dans la solidarité familiale, dans l'organisation du travail, dans la prise en charge de tâches particulières. Mais en propre, il ne repose sur rien puisqu'il est à côté, tant des rapports économiques que des rapports de pouvoir politique, que de l'ordre de la parenté.

1.1.4 Fonctionnement à l'âge : sens de la vie individuelle et ritualisation collective

Enfin, quel serait le sens de tout cela ? Pure spéculation ? Peut-être, mais miroir d'une autre spéculation, celle qui cherche à repenser et à re-instaurer les bases d'une vie sociale urbaine en prenant appui sur l'espace, le territoire, le quartier. Or, ce questionnement est aujourd'hui comme écartelé entre deux orientations : l'une qui part du constat plus ou moins explicite d'un mal à vivre la ville et qui donc chercherait au-delà d'une amélioration des conditions objectives une teneur de la vie sociale qui lui donne du souffle, de l'animation.

L'autre, qui part d'un point de vue politique, et qui cherche à ce que, au-delà du formalisme démocratique, les individus puissent se ressaisir du pouvoir, gérer leur existence notamment par une prise de contrôle sur des institutions locales de service social.

Or, ce qui est frappant dans un certain nombre de systèmes sociaux où une classification par âge intervient, c'est que l'association par âge peut être porteuse d'un pouvoir spécifique et fortement hiérarchisé, mais selon une hiérarchie qui renvoie aux manifestations rituelles de la vie collective. D'une certaine manière, les rapports entre les âges supportent et dynamisent la dimension proprement collective de la vie locale alors que le pouvoir qui règne sur la localité, le pouvoir politique, a davantage fonction d'équilibrer des différences, de gérer des inégalités. Et il est important de préciser que ce qui relève de la manifestation collective, comme la plupart des cas connus, s'inscrit dans une économie des échanges, au même titre que l'économie qui assure la survie quotidienne, mais débouche sur et doit utiliser un excès de produits. A tel point que les rythmes des festivités les plus dispendieuses peuvent être fortement perturbés par une pénurie effective qui en retarde la réalisation.

Ce qui importe, c'est moins que ces richesses collectives soient consommables en tant que telles, que le fait que, prélevées sur le travail, dans l'ordre des nécessités et contraintes du quotidien, elles manifestent la suprématie et l'importance du vécu collectif. On voit combien un tel fonctionnement est contradictoire avec la dimension essentiellement rationnelle, correctrice et redistributrice des interventions locales du pouvoir politico-administratif.

On veut suggérer par là que l'"univers" des rapports liés à l'âge met aussi en jeu des rapports de pouvoir localisés mais selon une logique autre que celle du politique. Et que certaines formes collectives d'expression d'une collectivité exigeraient non pas un contre-pouvoir, mais un pouvoir latéral, autre, différent et complémentaire.